

## AU FLANC DES MONTAGNES NOIRES

Extrait de « Vieux souvenirs bas-breton de Louis Le Guennec vers 1920 (Ed. 1938)

A Coray, par un bleu après-midi de fin septembre, baigné d'un clair soleil, tout bruisant de vent léger. Les vêpres tintent au clocher aigu, seul morceau survivant de la vieille église, accolé à une vaste et banale construction, trop élevée pour lui, qui hausse sa toiture en angle obtus, ourlée de zinc, jusqu'au balcon à balustres de la plate-forme. Des femmes, des jeunes filles au gracieux costume -- large collerette cambrée tranchant sur le svelte corselet noir, et jupe de velours — gravissent le perron qui s'ouvre sur la place en pente. Quillivic a placé la statue de l'une d'elles devant le monument aux morts, et il en a tiré un effet d'une émotion discrète et forte. Epaves de l'ancien mobilier, quelques statues plus ou moins archaïques peuplent la nef sans poésie. Les deux patrons, Saint Pierre et Saint Paul, ont leurs images au maître-autel. Le prince des Apôtres tient les doubles clefs et la croix papale à triple traverse; il est drapé artistement, dans la note théâtrale du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais sa tête trop petite manque de dignité. Notons aussi un Père Etemel, assis, vieillard majestueux, au riche manteau, coiffé d'une monumentale tiare d'où s'est envolé l'Esprit Saint, tandis que le Christ qui complétait ce groupe de la Trinité échappait aux mains étendues du Verbe; une Sainte Catherine avec sa palme et sa roue brisée et, en fait de thaumaturges bretons, Saint Herbot et Saint Cornély, qu'escortent deux boeufs jouets.

Le bourg masse ses maisons blanches, d'avenant aspect, au flanc sud d'un mamelon de 231 mètres d'altitude, où l'air est pur et la vue très belle. Aussi les évêques de Cornouaille y possédaient-ils, de temps immémorial, le manoir des Salles, à l'amorce de la route de Rosporden. Ce manoir avait remplacé un poste fortifié (dont l'enceinte, cernée de douves, est encore apparente), qui commandait le carrefour de la grande voie romaine de Vorgium ou Carhaix à Civitas Aquitonia ou Quimper, et d'une autre voie reliant, par delà les montagnes, Concarneau à Morlaix. Les Salles étaient le Chef-lieu de la châtellenie de Coray, fief important que les évêques prétendaient tenir de la libéralité du roi Gradlon, et qui leur fournit jusqu'à la Révolution, avec ses fructueux droits de dîmes, de four, de moulin, d'étalage aux douze foires annuelles- et aux marchés de chaque mardi, le plus clair de leurs revenus. Maintes fois, le renom de salubrité du lieu y attira le noble chapitre de Comouaille, fuyant la peste qui dévastait la cité, et ses registres nous apprennent qu'en raison d'une tempête de neige survenue le 11 septembre 1564 — phénomène météorologique insolite en pareille date — et de la maladie contagieuse régnant alors, le synode de la Saint Luc, se tint cette année-là dans l'église de Coray.

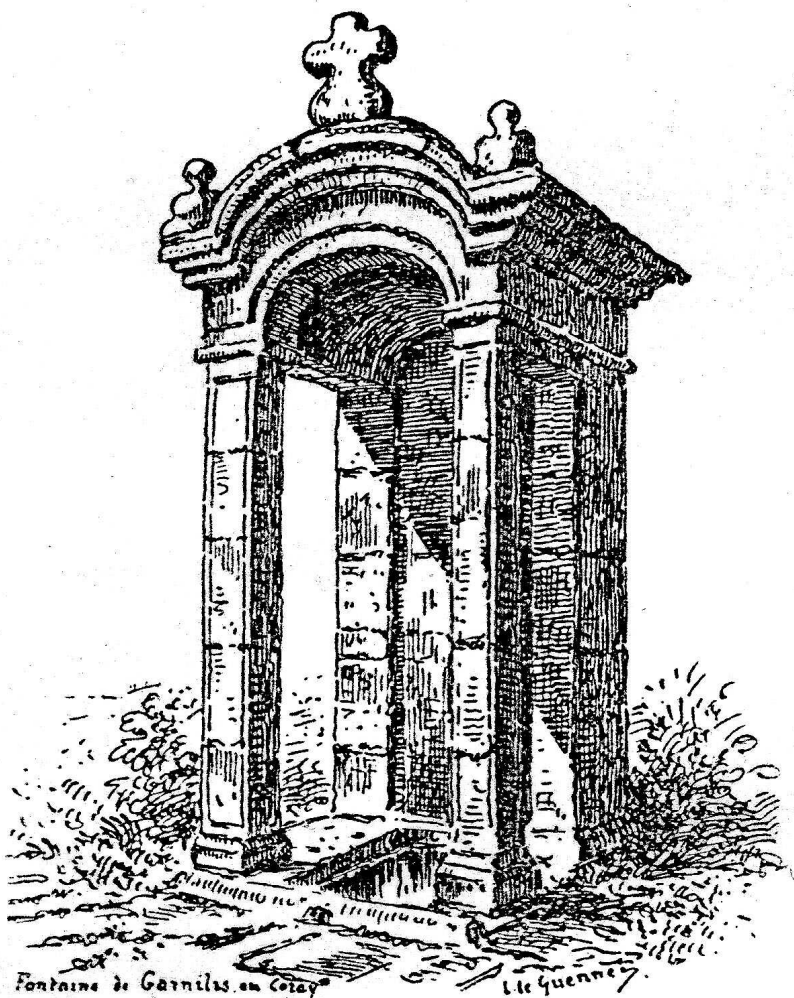
Voici que nous avons, en prenant la route de Trégourez, la brusque vision des Montagnes Noires. Elles dressent, au nord, leur fauve barrière où les taillis s'effilochent en haillons vert sombre, tandis qu'au sommet, des crêtes rocheuses ébrèchent le ciel pale. Ce n'est plus la plaine monotone, l'insipide plateau qui s'allonge d'Ergué-Gabéric à Coray; c'est un pays mouvementé, houleux, animé, vivant; le regard plonge dans des vallées fraîches et secrètes, compte les villages égrenés dans leurs courtils au flanc des collines, s'étend jusqu'aux moutonnantes futaies de la forêt de Laz. C'est le libre horizon de la vraie Bretagne, telle qu'on la rêve et telle qu'on l'aime. Nous descendons, côte à côte avec un ruisseau tortueux, jalonné de gais moulins, vers le cours de l'Odet qui vient à peine de s'échapper en plusieurs branches des combes humides du Merdy et du Moustoir. Mais, avant de

franchir le menu fleuve quimpérois, nous tenons à visiter la chapelle de Garnilis, blottie à mi-pente, sous l'ombrage d'un bouquet de vieux hêtres que la municipalité de Coray — honneur à elle ! — n'a point immolé jusqu'ici au Moloch du déficit communal. Autre rare et louable exemple : un brave paysan du voisinage, revenu intact, en 1919, pour s'être recommandé aux prières de la bonne vierge de Garnilis, a fait, par gratitude, réparer, « sur son coût », la toiture fléchissante et les murailles décrépites de l'humble sanctuaire. Celui-ci ne date que de 1749. Sur son pignon ouest, sobrement décoré, se déchiffre une inscription bretonne : EN : ENOR : DAN : ITROUN : VARIA, et le nom de Messire Hervé Stum, recteur de Coray à l'époque.

Un carcan et des chaînes de fer, appendus à l'intérieur, au-dessus de la statue de N.-D. de Pitié, seraient, d'après la légende, l'ex-voto d'un gentilhomme de la paroisse qui, tombé au pouvoir des pirates algériens ou saletins, leur échappa miraculeusement et attribua sa délivrance à la protection de Marie. Plus intéressante que cette chapelle, apparaît la fontaine, au milieu d'une immense prairie où l'on pataugerait, n'était l'étroit sentier pavé qui la traverse. Son bassin est couvert d'un édicule Renaissance à fronton courbe et corniche vigoureusement profilée. Au fond, une niche abrite la statuette en vieux Quimper de « N.-D. des Miracles »

Le magnifique ouvrage de MM. Duchartre et Saulnier — ce dernier Breton de Rennes —

L'imagerie Populaire, contient, en facsimilé, une image du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a pour légende : N. DAME DE GARNILIS. A. LORIENT. C. BERNAR. « La taille en est superbe, écrivent-ils, et la composition d'une singulière grandeur. » Le motif principal reproduit à peu près la Piéta vénérée dans la chapelle. Tout autour, le graveur sur bois ou cartier lorientais Bernard a figuré de curieux petits sujets : trois personnages en oraison, dont l'un semble maîmer dans un baquet ou saloir; un poupon emmailloté et suspendu à une étagère, comme cela, dit-on, se pratiquait jadis; un prisonnier aux mains jointes, retenu par une grosse chaîne — sans doute le gentilhomme captif des Maures; une femme agenouillée, ayant sur les bras deux enfants malades; un estropié clopinant entre ses deux anilles; une barque



Fontaine de Garnilis, en Coray

que le démon pousse à sa perte; un homme priant devant un château; enfin, un crâne et deux tibias en sautoir. Ces scènes se rapportent à des guérisons ou des interventions sumaturelles, célébrées dans le vieux cantique en langue bretonne D'Itroun Varia Garnilis.

Après avoir passé l'Odet, dont une pancarte du Touring-Club révèle opportunément le nom aux touristes, la route, remontant vers Trégourez, rencontre sur la gauche une remarquable croix ancienne. Trois anges eucharistiques reçoivent le précieux sang du Christ; à mi-hauteur du fût, une console soutient un saint moine muni d'un livre; au pied, groupe de N.D. de Pitié; au revers, un Christ à la colonne accompagné d'un angelot. Le dé étroit, de plan carré, repose sur un socle en saillie formant banc de repos.

L'église peu connue de Trégourez constitue, avec la chapelle voisine, non moins ignorée, de Pontouar, le but de notre excursion. Son clocher hardi, largement ajouré, s'élance au milieu d'ifs vénérables et de pins maritimes d'une belle venue. Sa porte est gothique, mais les sculptures de la tour décèlent le temps de Louis XIV; de la plate-forme à balustres se dégage un beffroi que couronne une flèche hérissée de crossettes et trouée de baies en plein cintre.

Une admirable patine de lichens argentins et mordorés, de mousses vertes, de cette lèpre blanchâtre du granit, particulière à la Bretagne, histoire les vétustes pierres de l'église. Dans son cimetière herbeux, les dalles funéraires, parfois massives et frustes comme des tables de dolmen, sont pressées à un point tel qu'il faut se résigner à marcher dessus pour atteindre le Porche, coiffé d'une coupole d'ardoises. Il est daté de 1687; à gauche de la porte se voit sculptée une petite sirène ou "morgane", inattendue en ces parages tout terriens.

Entre ce porche et le chevet s'étale, au-dessus d'une fenêtre, un magnifique écusson soutenu de deux lions, qui n'a subi aucun martelage, mais dont le lichen rend la lecture difficile. Je crois y avoir reconnu un écartelé au 1 de France (trois fleurs de lys), aux 2 et 3 de Montmorency (une croix cantonnée de 16 alérions), au 4 de France-Evreux (trois fleurs de lys chargées d'une bande échiquetée), sur le tout de Vitré (un lion). On ne peut attribuer ce hautain blason qu'à Nicolas de Laval, dit Guy XVI de Laval-Montmorency, seigneur de Laval, Vitré, Guerroyer et Las, époux de Char-lotte d'Aragon, princesse de Tarente et fille du roi de Naples. L'une de leurs filles, Anne de Laval, née en 1505 et filleule d'Anne de Bretagne, épousa en 1521 François de la Trémoille, prince de Talmont, et lui apporta en dot les baronnies cornouaillaises de Guergorlay et Laz. On ne s'attendrait pas à rencontrer d'aussi illustres armoiries sur une église perdue au flanc des Montagnes Noires. Leur présence ici s'explique du fait que le fief de Laz s'étendait en Trégourez et que ses possesseurs avaient dans l'église droit de chapelle et d'enfeu.

La nef est du XVI<sup>e</sup> siècle; une frise porte la date 1554. Dans la maîtresse vitre flamboyante brillent quelques panneaux peints, des plus riches couleurs : Le crucifiement, le martyr de Saint Sébastien, la gueule du Léviatan, ce sinistre « Punzar Ifern » des cantiques bretons. Plusieurs statues ont du style; un Saint Idunet, un Saint Michel en armure de guerrier romain, un groupe de 1563 aux fonts baptismaux du baptême de Jésus. Le Précurseur se drape dans sa robe en poil de chameau; la tête et les pattes de l'animal pendent entre ses pieds. Plus curieux encore est un Saint Hervé, de pierre aussi, tenant son livre d'exorcismes et son chapelet, qu'escortent Guiharant et le loup repentant, le Barbaou Saint Hervé, raillé par Kerdanet. Un autre quadrupède gît, la gueule ouverte, les quatre fers en l'air, sous le

solide gourdin de l'anachorète. Ne serait-ce pas le renard qui avait croqué ses poules, et qu'il domestiqua en guise de punition.

Sur le vitrail, à droite du chœur, un écusson d'or à cinq macles de sable, offre les armes des sieurs de la Villeneuve en Trégourez, du nom de Quenquis. Les mêmes armes se retrouvent ornant deux soles, à la monumentale croix du cimetière. Aux pieds du Christ, deux anges rejetés en arrière pour contempler le visage de leur maître, tiennent un écusson timbré d'une couronne de marquis et chargé de trois coquilles, blason des Kernezne, barons de Laz au XVII<sup>e</sup> siècle. On constate à première vue que cet écusson, d'une autre facture et d'un granit différent, a été ajouté après coup, ce qui a nécessité un remaniement et a relégué au second rang les armes des Kerguz (une croix pattée chargée d'un iambe!) jadis sculptées au



Le placître de la chapelle vers 1920 (Vieux souvenirs Bas-Bretons Louis le Guemec)

sommet du fût. Les Kernezne ont ainsi voulu affirmer leurs droits de seigneurs du fief, en abaissant au-dessous de leurs coquilles la croix de leurs vassaux. Quel beau procès a déchaîné probablement cette « novalité » dont nous ne saurons jamais rien. La chapelle de Pontouar nous attire à présent, au creux d'un vallonnet verdoyant peuplé de moulins, à moins de deux kilomètres au sud-ouest du bourg. C'est un assez important édifice de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en contre-bas et aveugle du côté de la route, découpé vers le placître en pignons à crossettes, avec un clocher sans grâce

qui semble avoir été descendu et diminué par la base. Mais l'ensemble demeure plaisant et pittoresque; de l'herbe, de la mousse, quelques beaux vieux arbres jusqu'ici épargnés, le calvaire à fût écoté et flanqué de consoles, d'un type qui fut décidément en faveur à Trégourez. Le grand pardon de la mi-août doit y être pieux et charmant.

Notre-Dame de Pontouar, Vierge mi-gothique, d'un beau caractère, trône à gauche du maître-autel sur une singulière console figurant une tête humaine embrassée par deux dragons dont l'un lui déchire la gorge de ses griffes, ce qui provoque chez elle une expression d'intolérable souffrance. En face est Sainte Anne faisant lire la jeune Sainte Vierge. Dans la chapelle de gauche, il y a un magistral Saint Maur (S. MAVRVS), en granit peint, mitré, croisé, livre à cabochons et chasuble à bordure ouvragée. A droite, un Saint Maurice de même type, mais sans attributs militaires, et sur l'autel, le Christ accompagné d'un des larrons. Dans la nef, autre effigie en pierre de Saint Vermet (S. GVEZNEC), frère de Saint Guénoles et de Saint Jacut, ayant les jambes cuirassées. Certaines fenêtres ont conservé des blasons seigneuriaux.

Je reconnais, à gauche, les armes déjà vues du Quenquis de la Villeneuve, d'or à cinq macles de sable pleines et mi-parti d'argent au sanglier de sable, qui est Tréouret. A droite, on distingue un mi-parti d'azur à la croix pattée d'argent et d'argent à la macle d'azur, armes d'Even de Kerguz, seigneur du dit lieu en Trégourez, et de sa femme Thomine de Tréanna, vivant en 1450. Le blason de leur petit-fils Olivier de Kergus, docteur en droit civil en 1516, se voit accolé et celui de sa femme, Jeanne de Kergoet (d'argent à six fusées de gueules en fasce), dans un autre vitrail, ainsi que

la croix pleine des Kerguz, et un écu d'argent à l'arbre de sinople chargé d'un oiseau d'argent. Une baie de la longère sud contient les restes d'une Véronique et de son linge miraculeux

J'ai sous les yeux le « Cantic Spirituel En Enor d'An Itron Varia ar Ponlouar e Parres Trégourez », grossièrement imprimé vers 1830 — à Quimperje pense, car il ne porte aucune indication — d'après une version plus ancienne. C'est une plate et terne rhapsodie, oeuvre de quelque clerc vaguement lettré, qui emploie, en les estropiant, des mots français, dont le sens précis souvent lui échappe. Quelques détails, cependant, valent d'être glanés. En voici le début, et l'étymologie hasardeuse que son auteur fournit du vocable de l'endroit : « Dans la Paroisse de Trégourez, en l'évêché de Cornouaille, -- Est une Chapelle de la



Saint Hervé

Vierge, dévote de longtemps; — Une des plus anciennes et des plus belles chapelles — dédiées à Madame Marie dans la Basse-Bretagne, — Appelée Madame Marie de Pontouar, parce qu'elle donne du secours à tous sur la terre, — (Pour franchir la mer de ce monde, — Et vaincre toujours toute tentation du mauvais Esprit — Le Pont de la 'ierre (Pont-An-Douar), est-elle encore nommée, parce qu'elle soutient — Parson secours et ses grâces tout vrai Chrétien, — Et qu'elle a la puissance et la volonté — De conduire tout le monde au Paradis de Dieu. »

Plus bas, le poète nous apprend qu'autrefois on y priait la Sainte Vierge sous le nom de Madame Marie de l'Eau giron Varia an Dour) et que les matelots venaient par bandes l'invoquer avant leur départ, ou la remercier de leurs heureux voyages. Sans doute, l'un d'eux avait-il offert à sa protectrice quelque petit navire à poupe élevée et civadière basse, comme on en trouvait encore», il y a un siècle, dans de vieux sanctuaires côtiers, mais aucun ex-voto maritime n'existe plus à Pontouar. Si les navigateurs l'ont désertée, les « terriens », en revanche, lui sont demeurés fidèles. — « Les gens de Laz, de Coray, de Briec, d'Edern aussi, — Pourraient attester, s'il en était besoin — Combien elle est fréquentée de tous côtés. — Leurs ceintures de noce et leurs bagues d'argent, — Les femmes malades les offrent en présent à la chapelle, — Pour être préservées du danger pressant — Et que leurs enfants reçoivent le baptême. »

Suit un détail des plus signalées faveurs obtenues au sanctuaire béni de Pontouar. Nous y apprenons, par exemple, que Françoise Le Guisant, de Kerallec, « étant tombée dans un puits, pria la Sainte Vierge et put aussitôt sortir sa tête de l'eau. — Les gens arrivèrent, et tous étaient étonnés d'un miracle si clair, d'un miracle excellent, d'un miracle pathétique (sic) — Que ne pourra jamais contester païen ni hérétique — Morice Daniel, son mari, apporta à la chapelle — deux cierges de cire pour remercier la Vierge. » Nombreuses et variées sont les faveurs qu'Elle dispense : « Ceux qui ont procès prêts à être jugés — Ceux dont l'esprit est troublé par des pensées deshonnêtes — Sont soulagés en allumant devant son image — Un pilette de cire blanche... — Venez tous, Chrétiens, venez tous visiter — La chapelle de N.-

D. de Pontouar — Beaucoup plus de grâces qu'on ne saurait dire — Ont été accordées dans ce sanctuaire.

Un dernier trait rapporté par l'abbé Favé. Jadis, l'usage existait — a-t-il totalement disparu ? — de " donner sans compter à N.-D. de Pontouar. L'obligé de Notre-Dame réduisait en sols et deniers la valeur d'un écu, les versait au fond de sa poche, y plongeait la main quand, à l'office, le fabrique quêteur lui présentait son plat, et déposait dans celui-ci une pleine poignée de billon dont il devait se bien garder, ensuite, de supputer le montant.

Notre promenade est finie. Le 'retour se fait par un dédale de petits vallons solitaires, où serpentent de fraîches eaux, affluents ignorés de l'Odet. Nous passons en vue du clocher de Langolen, fine pointe de granit, déchirant la moire nacrée du ciel, et des bois du château de Trohanet, fameux dans les fastes de la chouannerie cornouaillaise. Notre dernière halte est à la chapelle de Saint-André, en Ergué-Gabéric, édifice mi-parti gothique et Renaissance, relégué de façon malséante au bout d'une fangeuse cour de ferme. Une inscription donne les dates de 1603 et 1630. Aux pans coupés de l'abside, les meneaux des fenêtres dessinent une fleur de lys. Chose peu commune, le retable de l'autel est en pierre blanche sculptée et peinte, ainsi que les statues des apôtres saint André et saint Paul. Une figure d'évêque en

mitre et chape a seul survécu à la ruine de la verrière principale. Le mur nord est ajouré d'une élégante rosace.

A la hauteur d'Ergué, en face de Sulvintin — nom qui surprendrait, car il signifie en breton dimanche matin, si l'on ne savait que la forme ancienne est Scoulintin — nous croisons une bande rieuse de jeunes filles que le soir ramène, comme nous, au logis, et qui marchent, pimpantes et dégagées, dans leurs délicieux costumes. Elles fredonnent un refrain que je souhaite, sans trop l'espérer, n'être pas la dernière rengaine, niaisement abjecte, à la mode. N'importe ! De les voir un instant, d'entendre leurs voix, cela suffit pour que je songe, par la plus naturelle des associations d'idées ; au bon poète Frédéric Le Guyader, et que me reviennent à la mémoire les vers si joliment cadencés de la Chanson du Cidre :

*Tout le long des talus, les bruyères sont roses,  
Tout le long du chemin, les vierges vont chantant...*